



Edmond Jabès et la question errante¹

COMMUNICATION D'YVES NAMUR

À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 OCTOBRE 2018

Le journal *L'Humanité* publiait, le 7 janvier 1991, cette brève annonce :

Les obsèques de l'écrivain Edmond Jabès, mort mercredi à Paris, auront lieu demain (10 heures) au crématorium du Père-Lachaise. Il avait souhaité être incinéré, ainsi qu'il l'explique dans *Le Livre de l'Hospitalité* (à paraître chez Gallimard) : « À ma mort – disait un Juif – je ne voudrais pas être enterré mais être incinéré car je ne souhaite pas avoir de tombe de crainte qu'un quelconque passant mal intentionné n'inscrive un jour, en lettres noires et rouges, sur la plate dalle qui m'abriterait, un slogan antisémite de son cru. Je ne le supporterai pas. Et ce serait pour l'éternité. » Dans ce livre à venir, Edmond Jabès évoque longuement la profanation des tombes de Carpentras. La prière juive des morts (Kaddish) sera dite pendant la cérémonie.

Edmond Jabès, né le 16 avril 1912, dans le quartier résidentiel de Garden City au Caire, s'est éteint à Paris le 2 janvier 1991, victime d'une crise cardiaque dans son appartement de la rue de l'Épée-de-Bois, dans le cinquième arrondissement. Il aurait fêté quelques mois plus tard son quatre-vingtième anniversaire et la sortie du *Livre de l'Hospitalité* dont la dernière partie s'intitule, de manière prémonitoire, *Un espace pour l'adieu*.

Qui est cet homme venu du Caire, qui, lors de son arrivée à Paris en juin 1957, découvre l'exil et par la même occasion, une identité ou une condition juive ? Un

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=j-KjEIRPt9g>

homme de nationalité italienne sans jamais avoir habité l'Italie, élevé dans la langue française, vivant dans un milieu aisé puisqu'il fut jusqu'à son départ du Caire vice-président de la Bourse du coton. Un poète qui, dans les années trente, avait correspondu avec Max Jacob, son premier maître, avait publié en 1936 *L'Obscurité potable* chez Guy Lévis Mano, un militant antifasciste que les Anglais évacuent vers Jérusalem lorsque les troupes de Rommel arrivent à El-Alamein et qui, en fin de compte, aura quitté le Caire avec la crise de Suez.

Qui est donc cet homme qui découvre certes sa judéité avec l'exil mais aussi avec l'écriture ? « J'aurai été juif par légitimité légère de plume² », écrira-t-il dans *Yaël*. Un homme qui sait aussi ce qu'il vient de perdre, c'est-à-dire le désert, lieu de toutes les pensées. Dans un entretien accordé à Marcel Cohen, Jabès dira : « Dans le désert, on devient autre : celui qui sait le poids du ciel et la soif de la terre ; celui qui a appris à compter avec sa propre solitude. Loin de nous exclure, le désert nous enrobe. Nous devenons immensité de sable comme, en écrivant, nous sommes le livre³. »

Parler aujourd'hui d'Edmond Jabès, c'est évoquer un auteur dont la notoriété est grande depuis quelques décennies et tout particulièrement, depuis la publication chez Gallimard – c'était en 1963 – du *Livre des Questions*.

Pourquoi donc lui consacrer cette communication ?

Parce que – avec Roberto Juarroz, Paul Celan et Rainer Maria Rilke – il est, me semble-t-il, l'un des quatre piliers sur lesquels mon travail s'est probablement *bâti*... pour reprendre un terme cher au poète puisque, en 1959, il avait déjà rassemblé son œuvre poétique et ses aphorismes sous le titre général de *Je bâtis ma demeure*⁴. Un ouvrage qui connaîtra cependant une édition augmentée en 1990 sous le titre de *Le Seuil Le Sable*, poésies complètes 1943-1988, un ensemble paru dans la prestigieuse collection *NRF*, Poésie/Gallimard.

Une autre raison pour laquelle il me plaisait d'évoquer Edmond Jabès, c'est le sentiment personnel – je le conçois – que cet auteur, comme un Paul Celan d'ailleurs,

² *Le Livre des Questions*, L'Imaginaire, Gallimard, Tome 2, page 201.

³ *Du Désert au livre* : entretiens avec Marcel Cohen, Pierre Belfond, 1991.

⁴ *Je bâtis ma demeure*, Gallimard, 1959.

est de ceux dont on parle souvent en milieu universitaire, pour lesquels on organise des colloques savants – Jabès a eu son colloque de Cerisy-la-Salle en 1987 –, pour lesquels les revues publient des études fouillées, des cahiers dans *Change*, *Europe* ou tout récemment encore dans la revue *Nunc*⁵.

Mais lit-on vraiment Edmond Jabès, cet *Étranger avec sous le bras, un livre de petit format*⁶ (reprenant ainsi l'un de ses titres) ?

C'est là mon seul but : vous faire lire ou relire Edmond Jabès.

Préparant cette communication, je me suis très vite convaincu qu'il m'était impossible d'évoquer l'œuvre de Jabès dans tout ce qu'elle avait de singulier ou d'irrégulier, qu'il m'était aussi impossible de traverser toutes ses publications et qu'il valait donc mieux m'en tenir à un pan de l'œuvre jabésienne, à savoir *Le Livre des Questions*. J'entends par là un cycle de sept livres parus entre 1963 et 1973 et que Jabès lui-même a rassemblés pour en faire deux volumes publiés chez Gallimard, dans la collection *L'Imaginaire*, en 1988 et 1989. Et c'est plus particulièrement le premier livre de ce cycle – lui-même intitulé *Le Livre des Questions* – qui me servira de fil conducteur. Pour mémoire, les autres volumes de ce cycle ont pour titres : *Le Livre de Yukel*, *Le Retour au Livre*, *Yaël*, *Elya*, *Aely* et l'ultime, *El, ou le dernier livre*.

Pour vous signaler encore quelques ouvrages, aisément consultables, sachez que la même collection *L'Imaginaire* a publié, en 1991, *Le Livre des Ressemblances* qui regroupe trois autres titres. Le livre de poche, dans sa collection *biblio essais*, fera paraître en 1987 *Le Livre des Marges*, un ensemble de textes où Jabès croise les auteurs avec lesquels il dialogue, à partir desquels viennent au jour d'autres écrits. Ces auteurs, ce sont des Max Jacob, Paul Celan, Jacques Derrida, Emmanuel Levinas, Michel Leiris, Maurice Blanchot, etc. Cette énumération de proches n'est pas anodine car elle situe – me semble-t-il – le propos de l'auteur au sein d'une mouvance ou d'un questionnement littéraire. C'est ainsi que Derrida consacrera des pages à Jabès dans *L'Écriture et la différence* et Maurice Blanchot, un essai important dans *L'Entretien infini*. Parmi les plus jeunes, familiers de Jabès, citons des Claude Royet Journoud, Anne-Marie Albiach, Jean Daive, Bernard Noël ou Joseph Gugliemi.

⁵ *Nunc*, octobre 2015.

⁶ Gallimard, 1989.

(Une parenthèse pour évoquer Jabès et la Belgique où je vois peu de poètes qui puissent se revendiquer ouvertement de lui.

Si *Le Courrier du centre international d'études poétiques* fait paraître deux études, signées par Betty Rojzman, de l'Université hébraïque de Jérusalem, l'une (1989) intitulée *Le point sur Edmond Jabès*⁷, l'autre (1992) *La transparence et l'obstacle : Edmond Jabès*⁸, je n'ai rien trouvé sur le sujet dans les fameuses *Propositions*⁹ de feu notre confrère Fernand Verhesen... et je m'en étonne. Peut-être l'ai-je mal lu. La revue *Source*¹⁰, animée par notre confrère Éric Brogniet a également publié quelques articles mais c'est surtout Jacques Sojcher qui lui consacra quelques pages dans son remarquable essai, intitulé *La Démarche poétique*¹¹.

Dans *Yaël*, un volume original offert par André Miguel qui me fit découvrir Jabès, j'ai retrouvé un article de notre compatriote Hubert Juin pour *Les Lettres françaises* daté du 29 novembre 1967 dont j'extrais quelques lignes : « Y a-t-il de la cabale dans Edmond Jabès, je l'ignore, même si Gabriel Bounoure l'affirmait hier en préfaçant *Je bâtis ma demeure*. Par contre, ce qu'il y a, j'en suis certain, chez Edmond Jabès, c'est une avancée d'allure métaphysique que les dogmes et spéculations musulmans et hébraïques ont décidément marquée¹². »)

D'autres titres de Jabès sont parus chez Gallimard, tels *Le petit livre de la subversion hors de soupçon*, *Le Livre du Partage ou Le Parcours*. D'autres chez Fourbis comme *La Mémoire des mots* ou *Cela a eu lieu*, d'autres encore chez Fata Morgana tels *L'Enfer de Dante*, *Un regard* ou *Bâtir au Quotidien*.

Mais qu'en est-il du *Livre des Questions* et des sept volumes qu'il comprend, depuis le premier titre publié en 1963 jusqu'à *El, ou le dernier livre* paru dix ans plus tard ?

⁷ *Le Courrier international*, N° 182, 1989, pages 43-49.

⁸ *Le Courrier international*, N° 196, 1992, pages 19-38.

⁹ *Le Courrier du Centre international d'études poétiques*, collection Textes, 1994.

¹⁰ *Sources*, N°11, septembre 1992, pages 34-58

¹¹ Jacques Sojcher, *La Démarche poétique*, 10/18, 1976, pages 276-286.

¹² *Les Lettres françaises*, 1967.

Qui ouvre ces deux volumes se rend compte immédiatement que les livres de Jabès sont inclassables : ni roman, ni poésie, ni vraiment essai, des réflexions philosophiques, parfois des aphorismes, etc.

Je voudrais d'emblée vous en citer l'un ou l'autre, au hasard de ma lecture, tant ils me semblent leçons de sagesse :

La nuit abolit les couleurs. Elle fait éclater la couleur de l'âme.

Il faut être fou pour accepter la mort et sage pour se résigner à vivre.

Ne confonds pas justice et vérité ; car la justice est rendue au nom de la vérité et la vérité se cherche.

L'avant-propos au *Livre des Marges*¹³ (qui n'est hélas pas signé) commence ainsi : « Énigmatique, l'œuvre d'Edmond Jabès ? Déroutante, inclassable, unique, hors des chemins battus et des règles traditionnelles de l'exposé ? Sans cesse oscillante : entre poésie et aphorisme ? Rythmée par d'autres souffles que ceux de l'énoncé didactique ou démonstratif ? En effet. Et nul n'ira prétendre le contraire : cette œuvre-là ne ressemble à aucune autre. Distincte d'emblée de tout ce qui s'écrit aujourd'hui : dans sa forme, dans ses mots, dans son ton... Conclusion, et cela ne fait aucun doute : l'homme déconcerte. Pas une appellation ne semble le définir de façon satisfaisante. »

C'est donc avec cet homme qui déconcerte que j'ai voyagé, il y a maintenant une bonne trentaine d'années. Et c'est son univers que je voudrais vous faire partager ; en réalité, quelques-unes de ses demeures possibles que je voudrais entreouvrir.

Le Livre des questions (qui donnera son titre à l'ensemble du cycle, soit sept livres) s'ouvre sur cette dédicace composée en petites capitales que je vous cite :

AUX SOURCES HAUTES DE LA VIE ET DE LA MORT RÉVÉLÉES,
À LA POUSSIÈRE DU PUIT,
AUX RABBINS-POÈTES À QUI J'AI PRÊTE MES PAROLES ET
DONT LE NOM, À TRAVERS LES SIÈCLES, FUT LE MIEN,

¹³ *Le Livre des Marges*, Le Livre de Poche, collection biblio essais, 1987.

À SARAH ET A YUKEL,
À CEUX ENFIN DONT LES CHEMINS D'ENCRE ET DE SANG
PASSENT PAR LES VOCABLES ET LES HOMMES
ET, PLUS PRES, À TOI, À NOUS, À TOI.

Deux pages plus loin, cette phrase lapidaire, en italique :

Tu es celui qui écrit et qui est écrit.

Et après une nouvelle page verso blanche, un premier faux-titre, *Au seuil du livre*, suivi de cette phrase :

Marque d'un signet rouge la première page du livre, car la blessure est invisible à son commencement.

Reb Alcé.

Ces mises en situation qui ouvrent *Le Livre des Questions* sont importantes, elles nous éclairent sur bien des choses même si un livre de Jabès est toujours sans issue, sans réelle fin, sans cesse oscillant, comme il a été dit.

Les rabbins-poètes, dont il est question, sont des centaines à intervenir dans le livre. Un interlocuteur dont on ignore l'identité – peut-être s'agit-il du lecteur que nous sommes, de Jabès lui-même se dédoublant ou de Yukel – interpelle dès les premières lignes du livre : « Mais j'ai vu entrer des rabbins. » Et la réponse, celle de l'écrivain qui se cache sous l'emploi de « gardien de la maison » : « Ils viennent, par petits groupes, faire part de leurs réflexions de lecteurs privilégiés. » Des rabbins qui lisent le livre en train de s'écrire parce qu'ils avaient, dit Jabès, « le pressentiment du livre. Ils se sont préparés à l'affronter ». Et, à la question suivante : « Connaissent-ils les personnages ? », il répond laconiquement : « Ils connaissent nos martyrs. »

Ces rabbins sont là pour discuter, s'affronter ou commenter, comme le veut la tradition des kabbalistes.

Dans *Du Désert au livre*, cet entretien important avec Marcel Cohen – autre écrivain touché de plein fouet par la Shoah puisque ses parents furent enlevés sous ses propres yeux – Jabès dira de ses rabbins, ils « *sont imaginaires, et en même temps tirés*

*du plus profond de ma mémoire, une mémoire dont j'aurais perdu les traces et qui n'en demeure pas moins lancinante, écorchée*¹⁴ ».

Les rabbins, les *Reb* du *Livre des Questions*, s'ils sont des centaines, viennent aussi de diverses époques ; certains sont des contemporains, ce sont, dit Jabès, « les plus compliqués », quand les anciens ont un langage plus simple.

M'en référant toujours à ces premières pages citées, notre attention se doit d'être d'emblée attirée par l'une des spécificités de ces livres « éclatés » : ses diverses typographies qui imposent un rythme particulier à notre lecture. Des passages en italique, des parenthèses, des espaces vides, différents corps de police, voire même – à la page 503 du second volume – une grande capitale barrée pour chacun des quatre, cinq et sixième livre du cycle, *Yaël*, *Elya* et *Aely*. Ou encore, seuls deux mots à la page 521, NUL/L'UN, image et mots en miroir qui forment un tableau, noir et blanc, sur la page entière. Il est aussi d'autres pages (page 526, par exemple) avec des mots fragmentés, reliés entre eux par des lignes et qui apparaissent ainsi comme un jeu de dominos et précédés de ce commentaire : « Fragmenter le nom de Dieu qui est formé de tous les mots de la langue afin de le réduire à un mot, à une syllabe, à une lettre. Ainsi avons-nous abordé, au bout de la nuit, l'alphabet.¹⁵ »

Dans une conversation avec Paul Auster¹⁶, Jabès fait allusion à ses dispositions graphiques qui, dit-il, sont parfois « instinctives » mais le plus souvent « d'une réelle élaboration ». Les éléments en italiques évoquent une réflexion qui vient de loin ou qui s'élabore à partir du texte central – ce dernier souvent plus long et en caractères ordinaires – en fait un livre dans le livre. Quant aux aphorismes, ce qu'il appelle « la phrase nue », ils viennent « du besoin d'entourer les mots de blancheur afin de les laisser respirer ». Et d'expliquer aussi à Paul Auster combien l'écriture, selon lui, est en symbiose avec le corps. « L'écrivain, ajoute-t-il, travaille avec son corps et le livre est avant tout le livre de son corps. »

¹⁴ *Du désert au livre* : entretiens avec Marcel Cohen, Belfond, 1991.

¹⁵ *El, où le dernier livre*, Gallimard, 1973, page 68.

¹⁶ In *Portrait(s) d'Edmond Jabès*, Bibliothèque Nationale de France, 2000.

L'histoire de ce livre, c'est « *la prise de conscience d'un cri* » et l'errance d'un écrivain qui « *ressemble à Yukel* », reste toujours au seuil du livre et n'y rentre pas. « Je m'arrête quelquefois, *dit-il*, sur le chemin des sources et j'interroge les signes, l'univers de mes ancêtres. » Et, à la fin de ce dialogue inaugural, l'interlocuteur conclut : « Tu es Juif et tu t'exprimes comme tel » auquel l'écrivain sans nom répond : « Les quatre lettres qui désignent mes origines sont tes quatre doigts. Tu disposes du pouce pour m'écraser. »

Vous l'aurez compris, s'il y a de très nombreuses entrées dans les livres de Jabès, le Juif – sa condition, son errance et tout ce qu'il a vécu avant, pendant ou après la Shoah – est assurément l'une d'elles. L'écriture, comme sujet vivant, déambulant dans le livre, en est une autre. D'où, à la question : « *Où est le livre* », cette réponse laconique : « *Dans le livre* » ? Une attitude semblable au peintre dont le tableau contient un autre tableau. Deux thématiques (la mort, Dieu, etc. en sont d'autres), deux demeures possibles dont nous allons nous servir pour lire cet indéfinissable *Livre des Questions*.

Ces deux sujets feront dire à Jabès : « Je vous ai parlé de la difficulté d'être juif, qui se confond avec la difficulté d'écrire. Car le judaïsme et l'écriture ne sont qu'une même attente, un même espoir, une même usure¹⁷. » Dans son entretien avec Paul Auster, il précisera ainsi sa pensée : « Le livre est devenu mon vrai lieu... en fait mon seul lieu. Cette idée est devenue pour moi à ce point primordiale que ma condition d'écrivain s'est peu à peu confondue ou presque avec ma condition de Juif. J'ai le sentiment que tout écrivain expérimente, d'une certaine manière, la condition de Juif, parce que tout écrivain, tout créateur vit dans une sorte d'exil¹⁸. »

Le Livre des Questions, c'est aussi le récit, par fragments, de ces deux jeunes Juifs, Sarah et Yukel. Deux amants dont le destin sera inéluctablement la séparation, la mort et l'écriture de cette monstruosité, la Shoah. Le livre ne relate pas spécifiquement l'histoire insupportable de ces deux amants. Mais tout y est suggéré par bribes. Sarah Schwall porte sur l'avant-bras le tatouage des initiales de son nom, SS, qui évoque évidemment le gardien du camp de concentration dont elle reviendra folle et qui mourra quelques années plus tard dans un hôpital psychiatrique. Quant à

¹⁷ *Le Livre des Questions*, L'Imaginaire, Gallimard, 1990, page 136.

¹⁸ In *Portrait(s) d'Edmond Jabès*, Bibliothèque Nationale de France, 2000.

Yukel (on apprendra dans le second volume qu'il s'est empoisonné) – un Yukel en quelque sorte le double pensant d'Edmond Jabès – il est et le témoin et l'écrivain dont la parole se confond souvent avec celle de Jabès. Une histoire qui ne peut pas être clairement énoncée. Oserais-je dire qu'il s'agit d'un récit murmuré et en lambeaux, avec de nombreuses répétitions, qui fait peut-être que ces deux personnages – Sarah et Yukel – peuvent en être d'autres, des milliers, des millions d'anonymes qui ont hélas connu le même sort... et pourquoi pas nous-mêmes ? L'histoire des souffrances et des migrations humaines dont nous sommes aujourd'hui les témoins n'est probablement pas très éloignée de ce récit-là.

En 1976, Paul Auster rend compte du *Livre des Questions* pour un journal américain (le *Harper's* ou la *Saturday Review*) et fera, à cette occasion, un beau parallélisme avec *L'Innommable* de Samuel Beckett, écrivant en substance : « Comme le narrateur dans *L'Innommable* de Beckett, affligé de "l'incapacité de parler (et de) l'incapacité de se taire" le récit de Jabès ne va nulle part, se contente de tourner sans cesse sur lui-même¹⁹. » Sarah dira d'ailleurs : « Je ne sais plus où je suis. Je sais. Je ne suis nulle part. »

En quelque sorte la même réflexion que celle abordée par Octavio Paz dans *Le Singe grammairien* lorsqu'il écrit : « La destruction est-elle création ? Je ne sais, mais je sais que la création est destruction. À chaque tournant le texte se dédoublait en un autre, à la fois sa traduction et sa transposition : une spirale de répétitions et de réitérations qui ont abouti à la négation de l'écriture comme chemin. Je me rends compte à présent que mon texte n'allait nulle part, sinon à la rencontre de soi-même²⁰. »

Il semble évident pour Jabès que, si la publication de *Je bâtis ma demeure* – un choix quasi définitif des poèmes qu'il a publiés avant son installation définitive à Paris – **clôt une étape de sa vie**, *Le Livre des Questions* est pour lui-même une façon de se connaître, de se situer face à l'exil, à cette judéité qu'il découvre être désormais la sienne, sans pour cela en faire une pratique religieuse. C'est aussi la seule manière qu'il ait trouvée pour rendre compte de la monstruosité, de l'insupportable : *Auschwitz*.

¹⁹ Paul Auster, *Le Carnet rouge* suivi de *L'Art de la faim*, Le Livre de poche, 2000, page 163.

²⁰ Octavio Paz, *Le Singe grammairien*, Flammarion, Collection Champs, 1982, page 147.

Dans un texte bref, évocation de *L'Enfer de Dante*, traduit par Jacqueline Risset, Jabès écrit : « Auschwitz est l'enfer où des millions d'êtres humains furent les martyrs innocents d'une monstrueuse entreprise d'infériorisation, de dépréciation, de rabaissement systématique de l'homme sous les yeux épouvantés de la mort, elle-même, tombée si bas que, pour la première fois, elle connut le dégoût²¹. »

Jabès s'est lui-même défini comme « écrivain et Juif ». Une condition dont il n'a pris conscience qu'au fil du temps. Une Shoah aussi dont il ne prend connaissance qu'à la fin de la guerre et dont il a parlé dans ses livres sans souvent la nommer. Jabès est là, écrivain pour questionner ces blessures de l'Histoire mais aussi participer au « miracle de la blessure ». « Auschwitz, dira Jabès, a changé radicalement notre vision des choses. Ce n'est pas tant qu'un tel degré de cruauté était impensable avant. C'est l'indifférence quasi-totale des populations allemandes, aussi bien qu'alliées, ayant permis Auschwitz qui l'était. Cette indifférence continue à défier toute notion antérieure de l'humain. Après Auschwitz, le sentiment de solitude qui est au fond de chaque être s'est considérablement amplifié. Toute confiance, aujourd'hui, est doublée d'une méfiance qui se consume. Nous savons qu'il n'est pas raisonnable d'attendre quoi que ce soit d'autrui. Nous espérons quand même, mais il y a quelque chose d'enfoui dans cet espoir qui nous répète que le fil est rompu²². »

Cette réflexion désabusée de Jabès n'est pas sans nous rappeler Adorno et son soi-disant refus de la poésie après Auschwitz. On a souvent interprété à tort la pensée d'Adorno parce que sortie de son contexte. Je n'y reviendrai pas, mais que cela soit clair : Adorno ne veut pas dire « qu'écrire un poème après Auschwitz soit barbare » mais que « nous ne sommes pas quittes de ce qui s'est passé, et ses conséquences vont jusqu'à la question de la *possibilité* ou non d'écrire des poèmes »²³.

Dans *Le Parcours*, un livre paru en 1985, Jabès dit :

J'écris à partir de deux limites.

Au-delà, il y a le vide.

²¹ *Bâtir au quotidien*, Fata Morgana, 1997, page 24.

²² Cité par Freddy Raphaël dans « L'œuvre d'Edmond Jabès ou l'écriture de "l'étrangeté" », *Revue des Sciences sociales*, 2009, page 135.

²³ *Adorno et la poésie « après Auschwitz »*, B. Renaud, in www.tache-aveugle.net, 2007.

En deçà, l'horreur d'Auschwitz.
Limite-réelle. Limite-reflet.
Ne lisez que l'inaptitude à
fonder un équilibre.
Ne lisez que la déchirante et maladroite
détermination de survivre²⁴.

Cette « inaptitude à fonder un équilibre » est également l'une des particularités de cette écriture. Jabès écrit une chose et son contraire, il formule ainsi une pensée entre ces deux limites dont il parle. Ce qui lui permet d'être en permanence dans le doute. Une posture qui engendre d'autres questions, qui fait fi d'une réponse futile. « Quel argument, écrit-il, peut apaiser puis éteindre une controverse lorsque chaque vocable est un nid où se blottit un oiseau de doute²⁵ ? » Et au cœur de la *Lettre à Gabriel*²⁶, ce dialogue :

- Comment concilier croyance et doute ? Tu n'as pas la foi. Je te plains.
- L'aurore succède à l'ombre dans le jour et dans la nuit. Douter, n'est-ce pas repousser tout épi de croyance afin de croire sans cesse, pour la première fois ?

À son arrivée à Paris, Jabès découvre des graffiti qui sont peut-être à l'origine du livre : *Mort aux Juifs*. « Il a suffi, dit-il, de quelques graffiti sur un mur pour que les souvenirs qui sommeillaient dans mes mains s'emparent de ma plume. Et pour que les doigts commandent la vue. Le roman de Sarah et Yukel, à travers divers dialogues et méditations attribuées à des rabbins imaginaires, est le récit d'un amour détruit par les hommes et par les mots. Il a la dimension du livre et l'amère obstination d'une question errante²⁷. »

Arrivé presque au terme de cette trop brève conversation autour de Jabès, l'interrogation, « Qu'est-ce que *Le Livre des Questions* », demeure peut-être entière

²⁴ *Le Parcours*, Gallimard, 1985, page 95.

²⁵ *Le Livre des Questions*, L'imaginaire, Gallimard, 1990, page 80.

²⁶ *Ibid.*, page 333.

²⁷ *Ibid.*, page 30.

mais je crois sincèrement que cette position convient parfaitement à la démarche d'un Edmond Jabès jamais soumis, toujours en marge.

Dans *Le Livre de Yukel*, deuxième tome du cycle du *Livre des Questions*, on relit encore la *Lettre à Gabriel*²⁸ (il s'agit de Gabriel Bounoure qui fut son ami et celui qui, du propre aveu de Jabès « lui fit découvrir son propre livre »), une lettre où Jabès dialogue avec son ami. Un fragment essentiel, me semble-t-il, et qui éclaire bien la posture du livre. En voici un extrait :

- J'ai, entre mes mains, *Le Livre des Questions*. Est-ce un essai ?
- Non. Peut-être.
- Est-ce un poème aux puits profonds ?
- Non. Peut-être.
- Est-ce un récit ?
- Peut-être.
- Dois-je en déduire que tu aimerais qu'il fût reçu comme le récit de tes rivières, de tes récifs ?
- Livre étranger comme le vocable et comme le Juif, inclassable parmi les livres, comment l'appeler ?
- Peut-être pourrais-tu l'appeler : *Le Livre*. Qui sont tes personnages ? Il y a, évidemment Sarah et Yukel, mais il y a aussi le narrateur qui s'est approprié le nom de ton héros. Pourquoi ?
- Tous les galets ne sont-ils pas des galets et toutes les étoiles, de merveilleux astres ?

Vous l'aurez compris, *Le Livre des Questions*, comme tous les livres de Jabès d'ailleurs, est un formidable lieu de réflexion sur l'écriture elle-même. Une écriture qui ne peut se résoudre à l'enfermement, qui est à fois « en expansion et en contraction » comme notre respiration, en équilibre instable, en questionnement constant sur elle-même. En voici quelques exemples, extraits du seul premier livre :

Écrire, c'est entreprendre un voyage au terme duquel on ne sera plus le même ;
au bas de la page parcourue.

²⁸ *Ibid.*, page 332.

Pour un écrivain, la découverte de l'ouvrage qu'il écrira tient, à la fois, du miracle et de la blessure ; du miracle de la blessure.

Tu cherches à te libérer par l'écriture. Quelle erreur ! Chaque vocable est le voile soulevé d'un nouveau lien.

Reb Jacob, qui fut mon premier maître, croyait à la vertu du mensonge parce que – disait-il – il n'y a pas d'écriture sans mensonge et que l'écriture est le chemin de Dieu.

À propos de cette dernière réflexion, on peut raisonnablement penser que Reb Jacob n'est autre que le poète Max Jacob et qu'il est peut-être fait implicitement allusion à une publication des *Cahiers du Journal des poètes*, en 1939, autour de la question *La poésie est-elle un mensonge*²⁹ ?

Faute de temps, je n'ai pu aborder ici la figure de Dieu, omniprésent dans le livre. Mais voici quelques citations :

Si parfois, écrivait Reb Servi, tu penses que Dieu ne te voit pas, c'est parce qu'Il s'est fait si humble que tu le confonds avec la mouche qui bourdonne sur le carreau de ta fenêtre. Mais là est la preuve de Sa toute-puissance ; car Il est, à la fois, le Tout et le Rien

– l'esprit glorieux et le poil méprisable.

– Est-ce vrai, demanda encore à Reb Nati l'innocent Maimoun, qu'aimer Dieu c'est l'aimer dans les hommes ?

– Aimer Dieu, lui répondit Reb Nati, c'est faire sien Son amour pour les hommes.

...Et tu connaîtras le bonheur d'être habité de ton Dieu

À quoi Reb Sia répondit :

Le bonheur d'être soi est celui qu'éprouve le cheval qui a désarçonné son cavalier.

²⁹ « La poésie est-elle un mensonge ? », *Les Cahiers du Journal des poètes*, 1939.

Dans *L'Art de la faim*, Paul Auster a résumé en quelques phrases ce que pouvait être le cycle du *Livre des Questions* et l'apport de Jabès à la littérature. Je terminerai donc en le citant tout simplement.

Jabès a créé un genre littéraire nouveau et mystérieux, aussi éblouissant que difficile à définir. Ni roman ni poème, ni essai ni pièce de théâtre, *Le Livre des Questions* en combine toutes les formes en une mosaïque de fragments, d'aphorismes, de dialogues, de chansons et de commentaires qui gravitent indéfiniment autour de la question centrale du livre : comment parler de ce qui ne peut être dit ? La question, c'est l'holocauste juif, mais c'est aussi la littérature. Par un saut stupéfiant de l'imagination, Jabès traite les deux comme s'ils n'étaient qu'un³⁰.

« À toute question, dit *Reb Léma*, le Juif répond par une question. » Certes, je ne suis pas juif – encore que chacun d'entre nous peut l'être à certains moments de sa vie – mais je vous demande : avez-vous appris quelque chose à propos d'Edmond Jabès et du *Livre des Questions* ? Peut-être, peut-être pas ? Ce qui d'ailleurs enchanterait parfaitement Jabès dont la dernière phrase de *El, ou le dernier livre* est celle-ci : « L'essentiel pour nous aura été, au paroxysme de la crise, de préserver la question. »

Mais entendez, une fois encore, ce que nous dit Jabès :

La véritable connaissance, c'est de savoir chaque jour que l'on n'apprendra, en fin de compte, rien ; car le Rien est aussi connaissance étant l'envers du Tout, comme l'air est l'envers de l'aile³¹.

Copyright © 2018 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Yves Namur, *Edmond Jabès et la question errante* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2018. Disponible sur : <www.arllfb.be>

³⁰ Paul Auster, *Le Carnet rouge* suivi de *L'Art de la faim*, Le Livre de poche, 2000, page 159.

³¹ *Le Livre des Questions* I, L'Imaginaire, Gallimard, 1990, page 130.

Les citations non numérotées sont extraites du *Livre des Questions*, Gallimard, 1963